

Maurice Gouiran

Mauvaise foi

ROMAN

M+ ÉDITIONS  
12 rue de la Part-Dieu  
69003 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé serait donc purement fortuite.

© M+ éditions  
Composition Marc DUTEIL  
ISBN : 978-2-38211-158-1

## I.

La température de la salle baignée dans un parfum de café rassurant me surprend agréablement. Faut dire qu'à l'extérieur, on se les gèle ! Le méchant vent ne se contente pas de faire voleter les papiers gras et les feuilles mortes des platanes, il amène également de gros nuages chargés d'encre et un froid très vif qui vous perce l'épiderme.

En contrebas, le port est submergé par d'énormes vagues grises qui se fracassent contre la jetée. On a l'impression que les herbes d'embruns se diluent dans le ciel maussade.

Mais ce qui me surprend encore plus que la douceur qui règne dans le bistrot, c'est l'accoutrement du gars qui me dévisage lorsque je pousse la porte. Ce zigoto – que je n'avais jamais vu – est accoudé au comptoir et curieusement attifé : il a enfilé un vieux maillot de foot de l'équipe du Brésil sous un veston au velours noir passablement élimé. Après quelques secondes, il détourne son regard et se remet à suçoter une canette de Coca Zéro au goulot, les yeux dans le vague.

J'ai l'impression qu'il est stone, mais je n'y prête pas plus d'attention que ça, et commande un expresso.

Léon a mis en sourdine *If I Should Fall Behind* de Bruce Springsteen. Je l'en félicite, car la voix de baryton du boss ne résonne que rarement à l'Estaque. On lui préfère les grosses blagues bien grivoises.

– Springsteen, c'est à cause du temps... me répond laconiquement le bistrotier.

– Du temps ?

– Ouais... L'hiver qui se pointe... Le ciel gris... grogne-t-il en économisant ses mots, de la morosité plein la voix.

Je n'en saurai pas plus. À vrai dire, je m'en fous... Je prends ma tasse et m'empresse d'aller rejoindre mon ami Biscottin qui se morfond devant la longue liste des convois funéraires annoncés par le journal. Novembre est impitoyable pour les vieux.

– Alors, Rome, c'était comment ? m'interpelle-t-il aussitôt, en ôtant ses bécsicles aux verres épais.

Je m'assois à sa table. Il replie son journal, heureux d'oublier les formules attristées annonçant chaque avis de décès.

– Je suis tout ouïe... Tu me racontes ? me relance-t-il.

Je lui retrace mes quatre jours de périple romain. Pas tout à fait des vacances, car j'ai gagné la ville éternelle pour rédiger un article sur l'architecture mussolinienne, mais Biscottin connaît bien ma propension à joindre l'agréable à l'utile.

Je lui raconte Rome à ma façon. En exagérant également et sans entrer dans les détails.

Comment cet ultra-casanier pourrait-il comprendre que je redécouvre cette ville à chacun de mes voyages et qu'elle m'envoûte toujours autant ? Ce n'est certainement pas à lui que je confierais que c'est une des rares cités – l'une des seules avec Athènes et Marseille – qui dissimule son plus grand musée sous nos pas, que l'histoire de l'art sourd dans ses ruelles, s'insinue sous ses pavés, sous les strates qui regorgent de fragments de villas patriciennes, de temples dédiés à Jupiter, de débris de mosaïques, qu'à Rome, nous foulons inlassablement les siècles sans jamais nous en rendre compte...

Biscottin a horreur des voyages. Il n'est jamais sorti des Bouches-du-Rhône. Il a réussi à se bâtir une culture avec les récits des autres, à condition qu'ils ne soient pas trop longs ou trop techniques.

Et comme l'archéologie le gonfle profondément, il m'interrompt, l'œil brillant :

– Et les gonzesses, Clo, les gonzesses... Dis-moi un peu... Elles sont comment les Romaines ? De sacrées baiseuses, non ?

demande-t-il en esquissant, d'un geste de la main, la courbe d'une hanche.

Je comprends que son enthousiasme romain se focalise sur des thématiques plutôt grivoises, sans doute pour égayer ses pensées mises à mal par la lecture déprimante de la liste des obsèques programmées.

Je me fais alors un plaisir d'inventer de sombres venelles de la ville éternelle, bourrées de prostituées felliniennes, de matrones obèses maquillées comme des camions volés, d'androgynes aux œillades perverses.

Il pose sur moi un regard dégoûté. Je crois qu'il va me laisser tranquille.

L'homme au maillot de foot n'a pas cessé de nous zieuter. J'ai senti qu'il ne perdait pas un mot de ma conversation avec Biscottin.

Comme il a compris que notre échange tourne court, il profite d'un temps mort pour m'aborder :

– Excusez-moi de vous déranger, j'aimerais vous parler. Je n'en ai que pour une minute...

Nos regards se posent sur l'intrus. Le mien est étonné, celui de Biscottin courroucé.

Je saute sur cette opportunité pour abandonner mon vieil ami qui ronchonne en vitupérant le sans-gêne des *étrangers*...

L'homme me tend sa paluche sans se présenter :

– Monsieur Narigou, il faut absolument que je vous voie. C'est urgent...

Je prends ma tasse à peine entamée, me redresse et l'invite à me suivre à une table à l'écart.

– Ici, nous serons plus tranquilles...

Il a récupéré sa canette de Coca et s'assoit face à moi.

C'est un mec plutôt curieux... Je m'explique : lorsqu'on enfile le maillot de foot de son équipe favorite à douze ans, voire à vingt-cinq ans, ça passe inaperçu, mais à plus de soixante-dix balais, avec des tempes grisonnantes, une démarche mal assurée fort éloignée

de la souple élégance footballistique, et en dehors d'une enceinte sportive, ça frise le ridicule.

Bon, ceci dit, je l'ai remarqué dès mon entrée, mais sans pour autant en être étonné. Faut dire que j'en ai vu bien d'autres, et des pas piqués des vers, dans ce temple de l'apéro et de la couillonnade !

Le point positif, c'est que c'est la première fois que quelqu'un me donne du « monsieur » dans cette salle où tout le monde se tutoie, se bise, se traite de bordille ou de connard avec des accents affectueux.

Biscottin ne perd rien de la scène. Il m'adresse un clin d'œil complice. Il déplie son journal avec application, mais il tend l'oreille. Ce vieux fouinard ne veut pas manquer une miette de la conversation à venir.

Je réponds au supporter de la Seleção :

– Voilà, je vous écoute...

Mon regard doit être riche de sous-entendus pas très sympas, car le gars enchaîne aussitôt, en guise de justification :

– C'est ma nièce Giovana qui m'a conseillé de venir vous voir.

Giovana...

Ce prénom ne me dit rien, mais j'ai de plus en plus fréquemment des trous de mémoire. Surtout lorsqu'il s'agit d'anciennes conquêtes féminines plutôt éphémères.

– Giovana ? demandé-je, un peu gêné.

J'ai beau passer mes souvenirs en revue, aucune Giovana n'y apparaît de face ou de profil. Je ne vais quand même pas réclamer un extrait d'acte de naissance !

– Oui, Giovana, c'est une brave petite... s'empresse-t-il de préciser.

Puisqu'il le dit...

– Giovana, elle m'a assuré que vous pourriez me conseiller... ajoute-t-il en posant son Coca Zéro.

Je hausse un sourcil :

– Vous conseiller ? Sur quoi ?

Je ne me suis jamais senti l'âme d'un coach et n'ai aucunement la prétention d'enseigner les méandres de l'existence à mes contemporains ou de les abreuver de conseils.

Il joint ses mains sous son menton et avance sa tête vers moi, comme s'il allait me confier un secret d'État.

– Voilà...

J'attends la suite. Il marque une pause, sans doute cherche-t-il une formulation susceptible de déclencher mon d'intérêt. Il regarde à droite et à gauche.

– En fait, je peux pas vous en parler ici... C'est un peu compliqué...

Ce gugusse me prend pour une bille !

Il a fait le voyage jusqu'à l'Estaque pour me voir - d'où arrive-t-il d'ailleurs ? Certainement pas de Rio - sur les conseils d'une fille que je ne connais pas, et il vient tout juste de se rendre compte qu'il ne peut rien me dire !

Je serre la mâchoire pour éviter d'exploser en public. Je devine le sourire narquois de Biscottin dans mon dos tandis que, derrière son comptoir, Léon tend l'oreille, même s'il se donne une contenance en essuyant des verres déjà propres et secs. Il dodeline au rythme (lent) de la musique. Bruce Springsteen termine *If I Should Fall Behind* et attaque *Tougher Than the Rest*.

Mes deux amis n'en perdent pas une.

– Faut m'excuser. Je croyais pouvoir le faire ici, mais je préférerais vous parler de tout ça chez moi... précise le fan du Brésil en découvrant une lueur d'irritation dans mon regard.

– Chez vous... Pourquoi ? demandé-je sèchement.

– La confidentialité... C'est un sujet plutôt délicat sur lequel j'aimerais avoir votre avis...

Il m'énervé. Je n'ai aucune envie de me pencher sur les problèmes de cet olibrius. Malgré mon reportage en Italie, je suis loin d'être surbooké, mais ce n'est pas parce qu'on n'a pas grand-chose à faire qu'il faut perdre son temps en futilités.

Et puis, s'il a des ennuis, pourquoi ne s'adresse-t-il pas directement à la police ?

– La police ? Vraiment, je ne peux pas...

Ce que je traduis par « J'ai pas confiance... Trop de flics sont pourris... »

Je m'apprête à couper court à notre échange lorsqu'il ôte sa veste de velours. Faut dire qu'il commence à faire chaud dans la salle...

Le voici donc avec son vieux maillot brésilien au col rond et orné de trois étoiles. Une antiquité.

– C'est le maillot de la sélection 1982 ?

Il opine du chef et se retourne pour me montrer le numéro. C'est le 8. Il est floqué au nom de Sócrates, le capitaine de l'équipe qui a participé au mondial espagnol. Un mauvais souvenir pour les Français, à cause de la demi-finale de Séville. Un mauvais souvenir également pour les Brésiliens, éliminés au second tour.

Sócrates, c'était un monument, une légende. Avec Garrincha, George Best et quelques autres, il fait partie de mon équipe de joueurs emblématiques. Footballeur d'exception, romantique et révolutionnaire, Sócrates, médecin dans le civil, fut le meneur de la fameuse démocratie corinthienne en pleine junte militaire.

Plus de douze ans après la mort de ce génie, le vieil homme que je m'apprêtais à congédier sans prendre de gants se révèle soudain d'une tout autre dimension.

– Vous aimez Sócrates ?

– C'est mon dieu... avoue-t-il les yeux embués.

Son dieu ? J'aime bien le foot, mais de là à en faire une religion...

– C'est mon surnom aussi... ajoute-t-il d'un ton plus enjoué.

Son surnom... Pourquoi pas ? D'ailleurs, je décide de l'appeler Sócrates lorsqu'il me révèle enfin l'intégralité de son patronyme. C'est quand même plus simple qu'une dénomination d'une vingtaine de syllabes à prononcer avec l'accent portugais ! Ces Brésiliens portent souvent des noms plus longs que la plage de Copacabana et ce n'est pas un hasard si Sócrates Brasileiro Sampaio de Souza



Vieira de Oliveira, Edson Arantes do Nascimento et Manoel Francisco dos Santos, sont davantage connus sous les pseudos respectifs de Sócrates, Pelé et Garrincha !

Sócrates semble tout à coup avoir oublié l'objet de sa démarche. Il évoque longuement son idole, morte dévastée par l'alcool.

La gloire et la déchéance, on n'a jamais rien trouvé de mieux pour entrer dans l'Histoire.

En fait, ce gars est un gros malin. Il a compris que je baissais la garde et enchaîne aussitôt en me relatant, des trémolos dans la voix, l'épopée des rois sans couronne de la sublime équipe de Telê Santana, celle qui s'est cassé les dents sur l'Italie en 82 et la France en 86.

– Je l'ai rencontré à Mexico en 86. D'ailleurs, j'ai même une photo avec lui... me confie-t-il à voix basse.

Malgré les réminiscences douloureuses de ces défaites, il a du soleil plein les yeux. Et moi, comme un grand couillon, je compatis...

Quand il estime que je suis mûr, prêt à être cueilli, il revient d'une pirouette sur sa demande initiale :

– Alors, ça vous dit pas de passer me rendre visite ? C'est très important, vous verrez...

Comment pourrais-je refuser ?

– OK, je veux bien vous écouter. Mais ne vous faites pas d'illusions, je n'ai aucune compétence en matière de...

– Ça ne fait rien ! me coupe-t-il. J'attends juste un conseil... Giovana m'a dit que vous étirez un homme de bon sens.

Je serre les dents. La référence continuelle à cette fille que je ne connais pas me met mal à l'aise.

Je réagis avec de l'irritation dans la voix.

– Vous pouvez au moins me dire de quoi il retourne ?

Son visage se ferme. C'est comme si ma question, pourtant des plus anodines, le gênait aux entournures. Il balaye la salle d'un regard en dessous avant de me confier :

– Non. Ici, je préfère pas. C'est délicat.

Il se montre à nouveau méfiant. Pourquoi ? Aurait-il remarqué quelque chose ou quelqu'un dans cette salle quasi déserte ? Tout cela excite ma curiosité.

Après tout, pourquoi ne pas répondre favorablement à son invitation ?

Je ne risque pas grand-chose, et j'ai toujours aimé ce genre de défi.

Je tends ma carte avec mon e-mail :

– Si vous pouviez m'envoyer quelques éléments, ça me permettrait de creuser le sujet avant de vous rendre visite.

– Quelques éléments ? Ça me paraît compliqué...

Il griffonne son adresse sur un coin de journal qu'il déchire.

– Vous pouvez venir demain à 14 heures ?

Je jette un œil sur le papelard qu'il m'a transmis.

Il habite un appartement à Saint-Louis, un quartier pas très éloigné.

– OK, j'y serai.

– C'est plus simple et on sera plus tranquilles. Comme ça, vous saurez tout...

J'opine du chef.

Demain, il fera jour...